

Godard, un mythe de cinéma

Cinéaste culte de la Nouvelle Vague, artiste majeur du siècle dernier, en avance sur la pensée et sur l'art, Jean-Luc Godard a changé le visage du cinéma dès « A bout de souffle », mais il répudiait ses films de jeunesse au profit d'un cinéma expérimental radical. Il est mort à 91 ans en recourant au suicide assisté.

PORTRAIT
FABIENNE BRADFER

Tout est cinéma. La mort de Jean-Luc Godard, survenue ce 13 septembre, est-elle aussi affaire de cinéma ? L'intéressé, grand praticien de l'aphorisme, dirait peut-être, comme le jeune voyou insolent d'*A bout de souffle*, « Allez vous faire foutre ! » Selon la famille, il a d'ailleurs eu recours au suicide assisté, pratique autorisée en Suisse de manière très encadrée. Donc il a mis en scène sa sortie. Longtemps, il pensa qu'il mourrait jeune et de mort violente. Avec cet enfant terrible et génie du cinéma moderne né avec la Nouvelle Vague et adoubé par Aragon, militant révolutionnaire devenu au fil du temps moraliste parfois abscons, se rêvant tantôt juif tantôt palestinien, on n'a jamais été à l'abri d'une surprise. N'a-t-il pas été toute sa vie en perpétuelle recherche de lui-même et de son art ? Il était convaincu comme Brecht que seul le fragment porte le sceau de l'authenticité. Très vite, il avait saisi ce que nous allons devenir : un monde sans mémoire du passé où les sentiments sont frelatés, les corps à vendre et la consommation

imposée. Contestant cette intuition de l'art qui compte plus que l'art lui-même, il avait pressenti que le monde qui se préfigurait s'annonçait sans profondeur.

Enfant affecté par l'échec de Rommel autant que sympathisant maoïste qui signe en 1967 *La Chinoise*, provocateur de la conscience de ses contemporains à propos des camps de concentration ou du pont de Mostar bombardé et plus largement de la guerre (*Notre musique*), il a traversé son époque en s'emparant d'elle d'une façon unique, viscérale, obsessionnelle, avec ses contradictions et ses fulgurances, se nourrissant de paradoxes. Il avait déjà dit adieu au langage en 2014. En mars 2021, il annonçait avoir encore deux scénarios dans ses tiroirs, le premier pour Arte (*Only scenario*) et le second s'appelant *Funny Worlds*, avant de dire adieu au cinéma.

Décédé à l'âge de 91 ans, le voici dans le silence éternel, celui qu'il a tant recherché dans la cacophonie du monde en se donnant la possibilité d'observer le son et la fureur. Il avait placé au plus haut le cinéma comme outil de réflexion, de rêve, de déconstruction. Autant adulé que honni, il laisse des chefs-d'œuvre (*Pierrot le fou*, *Le mépris*,

A bout de souffle), une façon d'être au cinéma, une faconde unique peuplée de choses profondes, absconses, essentielles. Et cette certitude que tout est cinéma. Aborder sérieusement son œuvre considérable exige que l'on soit prêt à traiter de tout : la politique, l'art, la philosophie, l'histoire, la nature, la beauté, le désir, le tourment, l'argent, l'amour et le hasard.

Rebelle dès le premier film

Suisse né à Paris le 3 décembre 1930, d'un père médecin et d'une mère issue d'une riche famille protestante, il avait élu domicile de longue date dans son fief de Rolle, au bord du lac Léman, où il vivait reclus, loin de l'agitation du monde bien qu'il en captât tous les soubresauts qu'il passait sans cesse par le filtre de l'histoire. Ses apparitions sur Instagram ou YouTube durant le confinement l'attestèrent une fois encore. De son enfance, on sait qu'elle se partage entre la Suisse et la France, baignant dans une atmosphère intellectuelle raffinée, mais cet équilibre orchestré entre les livres et le sport qu'il aimait se brise lorsque ses parents divorcent en 1952, puis quand sa mère décède deux ans plus tard. Le



Cinéaste avant-gardiste, provocateur, marginalisé par lui-même, entretenant des rapports chaotiques avec le monde qui l'entoure, les femmes, les amis, la Nouvelle Vague, l'industrie du cinéma et plus spécialement Hollywood, Godard est devenu un mythe du septième art de son vivant. © AFP.

« A bout de souffle » (1960)



Jean Seberg et Belmondo. © DR.

Vingt jours de tournage, un budget réduit, une équipe réduite, du bricolage, un jeune acteur qui crève l'écran et une vedette hollywoodienne. Godard raconte la rencontre dans Paris d'un jeune voyou insolent mais sans envergure et d'une jeune étudiante américaine qui veut devenir journaliste. Inoubliable scène sur les Champs-Élysées. Film d'une grande liberté et hanté par la mort. Un des films fondateurs de la Nouvelle Vague.

« Le mépris » (1963)



Brigitte Bardot et Michel Piccoli. © DR.

Cette réflexion sur la désintégration d'un couple sur fond d'*Odyssée*, qui est aussi celle du cinéma (déjà !), est au départ un projet hybride reposant sur l'envie de trois producteurs (américain, italien, français) de capitaliser sur un super auteur et une superstar tout en ciblant un public international avec des moyens hollywoodiens. Cela ne se passe pas sans frictions mais Godard réussit une œuvre personnelle, son « seul film classique » dira-t-il.

« Pierrot le fou » (1965)



Jean-Paul Belmondo. © DR.

C'est le dixième film de Godard en cinq ans, l'histoire de Marianne et Ferdinand fuyant le monde vers la mer et le soleil. Cette invitation au voyage fut en son temps violemment controversée. Le cinéaste y commente notamment l'engagement américain au Vietnam. Il joue aussi au corps-à-corps avec le cinéma, se détournant des règles et de la routine. Pourtant, à sa sortie, Aragon déclara : « C'est que l'art d'aujourd'hui, c'est Jean-Luc Godard. »

« Alphaville » (1965)



A. Karina et E. Constantine. © DR.

Récit d'anticipation pour aborder la faillite du monde moderne et l'appareil politique vieillissant. Godard reprend Eddie Constantine en Lemmy Caution et le projette dans une cité déshumanisée filmée dans un noir et blanc crépusculaire. Cette dénonciation de la dictature des normes et autres sociétés totalitaires, Ours d'or à Berlin, est aussi une grande déclaration d'amour, Godard tentant de reconquérir Anna Karina avec qui il vient de divorcer.

« La Chinoise » (1967)



A. Wiazemsky et J.-P. Léaud. © DR.

Anne Wiazemsky, petite-fille de François Mauriac, tout juste bachelière, devient la nouvelle muse de Godard. Il découvre avec elle le milieu explosif de l'université de Nanterre d'où partira la révolte de Mai-68. Au cœur des idées gauchistes qui se croisent, le cinéaste se penche sur les maoïstes en racontant l'histoire de deux jeunes, Véronique et Guillaume, qui essaient de vivre en appliquant les principes de Mao.